

CHAPITRE 3

de 1906 à 1916

Le rond-point

*Il sentait qu'elle était de ces femmes
qui, lorsqu'elles se donnent, donnent
tout sans compter: l'amour de leur
corps et de leur cœur, la force de leurs
bras dans la besogne de chaque jour,
la dévotion complète d'un esprit
sans détours.*

Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*,
Éditions Fides, 1994, pages 88 et 89.



RENCONTRES RÉGULIÈRES AVEC MARIE-LOUISE

Le père Roy entretient des relations étroites avec les familles de Hanmer par le truchement de ses visites paroissiales régulières. Mais il semble qu'il entretienne une relation plus étroite avec la famille Labelle parce qu'au cours des années qui ont suivi son arrivée à Hanmer il a acheté pas moins de cinq terres dans les comtés de Hanmer et de Capreol, faisant de lui un des propriétaires fonciers les plus importants du canton³⁵. Or, de 1911 à 1913, Napoléon Labelle, le père de Marie-Louise, est un des quatre conseillers municipaux de Hanmer et c'est le conseil municipal qui tient normalement le registre des achats et des ventes des terres du canton.

Le père Roy se rend donc chez les Labelle pour discuter avec Napoléon des transactions nécessaires pour ses terres, mais aussi pour bavarder avec lui de choses et d'autres. Les deux hommes ont beaucoup d'affinités. Ils ont connu la vie de pionnier et partagent certains traits de caractère. Indépendants farouches, ils aiment être maîtres de leurs décisions et sont tous deux doués pour l'organisation à l'échelle communautaire. Mais leur tempérament diffère grandement : Napoléon est impétueux, Joseph est doux. Napoléon s'exprime avec fougue, Joseph a développé l'art d'écouter.

C'est sûrement au cours de ces visites que l'abbé Roy et Marie-Louise découvrent le plaisir sans équivoque de se voir et de se parler. L'abbé apprécie l'esprit vif de Marie-Louise et ses réparties enjouées. Il est sensible à l'admiration qu'elle éprouve pour lui et qu'elle ne peut lui cacher. De plus, Marie-Louise grandit en beauté. La photo de famille prise autour de 1908 qui figure dans *Valley East* révèle une jeune femme d'environ 17 ou 18 ans, habillée d'un chemisier de dentelle à haut col et d'une jupe longue. Elle a relevé ses cheveux en chignon sur la tête. Le beau front ainsi dégagé accentue l'ovale du visage. Ses grands yeux affichent une expression patiente. Mais ses lèvres bien dessinées, où flotte à peine l'ombre d'un sourire, trahissent une ferme détermination intérieure. Comme le grand fleuve auprès duquel elle est née, elle dégage une impression de force calme et, comme lui, elle possède un puissant courant de fond qui peut tout emporter.

35. Voir appendice 3, Propriétaire foncier.



La famille Labelle; Marie-Louise est à droite de son père adoptif, Napoléon. Georgianne, la mère de Marie-Louise, est au bout à droite. Circa 1907. Courtoisie de la Bibliothèque publique du Grand Sudbury.

En 1912, l'abbé Roy a 54 ans. Il a passé la plus grande partie de sa vie dans de rudes milieux de colonisation. Comme il a pu connu le confort des presbytères de paroisses établies dans les grandes villes, il apprécie probablement la douceur des soirées chez les Labelle où Marie-Louise lui sert, avec un sourire et un mot gentil, du thé accompagné de sucreries. Quand j'ai rencontré la nièce de Marie-Louise à Hanmer, elle avait la même interprétation des faits :

*[...] ça c'est MA vision d'elle, pas la vision de ma mère.
[...] Lui arrive en 1906, il y avait peut-être vingt à trente fermiers. C'étaient des grosses familles. Ça vivait dans la misère, dans des conditions terribles, dans des maisons pas trop bonnes. Puis, lui, il avait une maison. Ça lui prenait quelqu'un. Puis, tout d'un coup, cette jeune fille-là arrive qui est peu délicate, qui aime les belles choses. Puis lui, c'est comme une brise qui est arrivée parmi tout ce monde de fermiers-là. [...] elle arrive avec la fraîcheur. Puis, je sais que ma tante, elle aimait prendre du thé. Puis il me semble la voir [...] quand elle servait le thé au prêtre.*

«Tiens, viens t’asseoir, prend une tasse de thé.» Dans sa douceur. C’est ma version³⁶.

Les visites du curé divertissent Marie-Louise. On dit qu’il aimait raconter ses aventures dans l’Ouest. Ses récits ouvrent une fenêtre sur un monde différent qui donne à la jeune fille le goût de voyager. Elle aimerait explorer des lieux nouveaux. Elle en vient à réaliser à quel point elle est confinée dans cette petite maison, attelée à la routine des travaux ménagers quotidiens. Elle n’a pour seules sorties que les visites à l’église le dimanche. Comme on lui a confié des responsabilités très jeune, elle a acquis une grande maturité pour une fille de son âge. Il n’est donc pas surprenant qu’elle puisse entretenir une relation d’amitié avec le père Roy, bien qu’il ait 33 ans de plus qu’elle.

LA SERVANTE DU CURÉ ?

Comment Marie-Louise se retrouve-t-elle servante au presbytère de Hanmer vers 1912 ? Seules les connaissances de la mentalité et des conventions du milieu me permettent de déduire le déroulement des événements. L’abbé et Marie-Louise ressentent, sans se l’avouer, un désir croissant de se voir plus souvent. L’abbé rationalise son penchant et se dit qu’il aurait bien besoin d’aide au presbytère. Marie-Louise serait la candidate idéale pour y travailler. Il la connaît bien, il a vu la manière impeccable dont elle entretient la maison et a eu l’occasion de goûter à sa cuisine lors de ses visites chez les Labelle. L’usage veut qu’il demande d’abord à Napoléon et Georgianne si leur fille peut venir travailler de jour au presbytère. Les parents de Marie-Louise ne songeraient jamais à refuser un tel service au curé de la paroisse. Au contraire ! C’est un honneur pour eux qu’il choisisse leur fille pour lui confier la responsabilité de l’entretien de son foyer. Et puis Claire, la petite sœur de Marie-Louise, a grandi et peut prendre la relève d’une bonne partie des tâches quotidiennes. On consulte Marie-Louise, qui accepte avec déférence tout en réprimant une bouffée de joie secrète.

Une femme de 21 ans non mariée travaillant pour un homme « consacré » aurait pu faire jaser. Depuis la fin du XVI^e siècle en Europe, la tradition voulait que les prêtres n’embauchent que des

36. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 12.

femmes dans la trentaine ou dans la quarantaine comme servantes, cela pour éviter les « tentations », mais aussi les commérages de la prude société³⁷. Le Canada francophone au début du xx^e siècle garde cette même tradition. Une femme qui désire travailler dans un presbytère « doit, pour être engagée, avoir l'âge canonique (40 ans), ne se prêter à aucun commentaire défavorable et ne permettre, en aucune façon, que la réputation du curé soit remise en question par sa présence³⁸ ». Mais les circonstances exigent parfois des exceptions à cette règle. La réputation de Marie-Louise est sans taches et ses talents de maîtresse de maison sont connus et justifient ce choix. Enfin, les gens de Hanmer savent que l'abbé connaît bien Napoléon. La présence de Marie-Louise au presbytère ne met donc pas la réputation de l'abbé en danger.

Les détails sur le début de leurs amours clandestines ont été enterrés avec eux. On ne peut qu'imaginer comment leur passion a pu voir le jour. Marie-Louise et Joseph sont heureux de travailler côte à côte. Pour elle, c'est un changement d'air et une diversification de ses tâches quotidiennes. Pour lui, c'est une présence féminine à ses côtés, une main experte pour tenir sa maison et un être discret à qui il peut confier certaines pensées. Les premiers jours, ils s'efforcent de ne parler que de sujets concernant la bonne marche du presbytère. Mais rapidement, comme tous ceux qui se côtoient régulièrement, ils en viennent à échanger des impressions, des souvenirs et des rêves. Les jours et les mois passent, les rapprochant de plus en plus. Ils rient ensemble, mais leur rire fébrile trahit maintenant une fièvre amoureuse qu'ils ont du mal à contenir.

Les documents historiques consultés indiquent que le père J.A. Roy a œuvré dans la paroisse Saint-Jacques de Hanmer jusqu'au 29 septembre 1913 et qu'il a ensuite été déplacé à Cache Bay sur les rives du lac Nipissing à 60 milles (100 km) à l'est de Hanmer. Cache Bay est une petite communauté principalement francophone attenante à la ville de Sturgeon Falls. À l'époque de la venue du père Roy, son économie repose en grande partie sur la prospérité de son moulin à scie, le George Gordon Lumber, qui traite les billots amenés par la drave sur la rivière Sturgeon.

37. Elizabeth Abbott, *Une histoire des maîtresses*, Éditions Fides, 2004, page 198.

38. Micheline Dumont et al., *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, op. cit., pages 279-280.

Je n'ai trouvé aucune donnée sur la relation de Marie-Louise et Joseph entre octobre 1913 et avril 1917. Mais la suite des événements prouve que la mutation du père Roy à Cache Bay n'a pas mis fin à leur relation et nous permet de déduire la nature de leurs sentiments. Comme ils ont travaillé côte à côte pendant toute l'année qui précède, Marie-Louise éprouve beaucoup de peine à le voir s'éloigner de Hanmer. De plus, son départ implique qu'elle devra reprendre la routine accablante des tâches ménagères, confinée à la maison. Joseph, de son côté, ne déteste peut-être pas devoir servir une nouvelle paroisse, mais l'idée de laisser Marie-Louise ne lui sourit pas du tout. Il ne tarde pas à élaborer un plan pour la revoir régulièrement. Prenant comme prétexte qu'il aurait besoin d'aide pour s'installer et maintenir l'ordre du presbytère de Cache Bay, il demande aux parents de Marie-Louise s'ils ont objection à ce qu'elle vienne par train à Cache Bay à intervalles réguliers pour lui donner un coup de main. Depuis 1883, le train Canadien Pacifique dessert les villes entre North Bay et Sudbury. Napoléon pourrait donc la laisser à la gare de Sudbury et le père Roy, la prendre à la gare de Sturgeon Falls. Cependant, comme le train ne passe pas tous les jours, ce nouvel arrangement demanderait que Marie-Louise reste à coucher à Cache Bay pour une nuit ou deux. Mais Napoléon et Georgianne ne mettraient jamais en doute les intentions d'un homme d'Église, surtout celles de ce curé qu'ils connaissent bien depuis sept ans et qu'ils ont reçu dans leur maison fréquemment.

La cohabitation périodique de Marie-Louise et Joseph au presbytère de Cache Bay exacerbe la fièvre amoureuse qu'ils ressentent déjà à Hanmer. Ils se retrouvent dans un nouveau presbytère, éloignés de la surveillance bienséante de la famille de Marie-Louise et de la population de Hanmer. Les visites de courte durée de Marie-Louise ne sont probablement pas connues des paroissiens de Cache Bay. Le père Roy exerce son ministère à l'église pendant que Marie-Louise s'affaire discrètement à rendre le presbytère confortable. Le soir, ils partagent leur repas dans l'intimité. Leurs longues soirées à dialoguer s'étirent et, bientôt, l'ardeur de leur désir emporte tout : doutes, conventions sociales et convictions religieuses.

Dans la réalité, ce qui se passe dans leur cœur est peut-être moins simple et moins romantique que j'aime l'imaginer. Joseph éprouve sûrement un mélange d'émotions, un sourd combat entre ses convictions religieuses et la montée inéluctable du désir

physique qui l'emporte et auquel il se soumet avec délice. Gertrude, la fille de Marie-Louise, est plus réaliste que moi. Avec l'humour et la sagesse d'une femme mûre, elle me dit : « Le démon du midi l'avait pogné³⁹. »

Et c'est sûrement vrai aussi ! Il est probable que le bonheur intense que ressent Joseph le rende perplexe. N'aurait-il donc pas l'étoffe dont sont faits les prêtres ? Il se serait trompé de vocation puisqu'il ne ressent aucun remords. Il ne peut concevoir qu'un tel bonheur partagé soit péché.

Quant à Marie-Louise, de se savoir aimée par cet homme instruit et en pleine maturité la comble de joie et de fierté. Elle aimerait pouvoir le crier sur les toits et afficher leur amour aux yeux de toute la communauté. Mais elle se tait et dissimule sa joie avec détermination pour sauvegarder ses chances de voir son rêve le plus cher se réaliser, son rêve de pouvoir un jour vivre ouvertement avec lui. Elle peut imaginer leur vie de couple dans une ville où, incognito, ils vaqueraient à leurs affaires sans crainte des commérages. Elle étouffe à Hanmer ! Durant toutes ses années d'enfance, elle a vu les femmes de son entourage attelées à la besogne quotidienne pour n'obtenir, comme seule reconnaissance, que de se voir déclarées « reines du foyer » par leur époux ou par le curé en chaire. Elle ne veut pas d'un tel avenir ingrat et sans issue. Elle veut sortir de son patelin. Elle veut vivre ailleurs et, surtout, vivre ailleurs avec Joseph.

ENVERS ET CONTRE TOUS

Malgré ces forces qui leur labourent le cœur, leur amour s'affermir au fil des jours. La nature illicite de leur relation ne fait que les rapprocher encore plus. Ils sont bien conscients de contrecarrer toutes les règles des codes social et religieux. À l'époque, une femme qui se permettait des relations sexuelles hors mariage attirait la réprobation sociale. Dans ce cas-ci, il s'agit de surcroît d'un prêtre, et un prêtre qui a 33 ans de plus qu'elle. Ce serait le scandale achevé si l'affaire était découverte ! Marie-Louise et Joseph cachent donc leur amour avec une complicité d'enfants heureux.

Prennent-ils des précautions pour éviter que Marie-Louise ne tombe enceinte ? Qu'est-ce qu'elle connaît de la sexualité et de

39. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 5.

la limitation des naissances? Probablement très peu. Entre 1869 et 1916, des ouvrages ont été publiés préconisant «la continence périodique⁴⁰», mais Marie-Louise sait à peine lire et écrire. De plus, ces ouvrages sont en anglais. Il y a bien un manuel sur la sexualité publié par un médecin français, le docteur Auguste De Bey, mais «l'Église veille à tenir loin des fidèles toute information sur la sexualité et la contraception⁴¹». Alors, que ces ouvrages circulent à Hanmer demeure hautement improbable. Quant à Joseph, il en sait sûrement plus long qu'elle sur cette question. Mais, comme la sexualité est un sujet tabou à l'époque, il n'ose peut-être pas lui en parler ouvertement, même dans l'intimité. De plus, sa formation religieuse lui a toujours enseigné que le sexe n'est acceptable que si son but est la procréation. Ce précepte le retiendrait peut-être de mettre des freins à leurs ébats et il s'en remettrait simplement au cours de la nature. Il se peut aussi que le plaisir physique dérober temporairement à son esprit les conséquences que pourrait avoir la venue d'un enfant.

Le fait demeure qu'en août 1916 Marie-Louise, qui vit toujours chez ses parents à Hanmer, se rend compte qu'elle est enceinte. Une tempête de questions l'assaille. À qui en parler? Devrait-elle confier ce terrible secret à ses parents? La renieront-ils à jamais? Deviendront-ils la honte de Hanmer? Et que dira son amant? Elle décide de ne pas en faire part à ses parents immédiatement, de peur qu'ils l'empêchent de retourner à Cache Bay. Elle attend fébrilement son prochain voyage en imaginant des scénarios dans lesquels elle annonce à Joseph qu'il deviendra père.

La nouvelle soulève sans aucun doute une vague de réflexions et d'émotions complexes chez ce curé de 58 ans. Il n'a jamais connu d'autre vie que celle d'homme d'Église. En même temps, il ne doute pas de son amour pour Marie-Louise. Jusqu'alors, il a réussi à se donner à la fois à l'Église et à son amour. Mais voilà que la venue prochaine de cet enfant impose qu'il fasse un choix entre les deux. L'émotion nouvelle de se savoir père et le sentiment profond de responsabilité qu'il ressent vis-à-vis de cette jeune femme de 25 ans étouffent bientôt tout doute qu'il aurait pu éprouver à la pensée de quitter son ministère. Il passe à l'action.

40. Micheline Dumont et al., *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, op. cit., page 172.

41. *Ibid*, page 173.

LA FUITE

La grossesse de Marie-Louise et l'énormité du scandale que la découverte de leur relation pourrait causer expliquent qu'ils se soient enfuis de Cache Bay sans que l'abbé ne demande de dispense à l'Église catholique. Les documents historiques portent à croire que Joseph songeait depuis quelque temps à quitter la prêtrise. En effet, dès 1911, il avait commencé à revendre certaines des terres qu'il avait achetées au cours de ses premières années à Hanmer. Lorsqu'on examine attentivement les documents juridiques de l'achat et de la vente de ses terres, on remarque que, sur les documents d'achat, il avait été identifié comme prêtre: «Joseph A. Roy, Catholic priest». Or, sur les documents de vente du 15 avril 1911 et du 19 mai 1913, après que Marie-Louise eut commencé à travailler pour lui au presbytère, il est identifié comme célibataire: «Joseph A. Roy, an unmarried man». Je ne saurais déterminer si ces mots sont le choix du père Roy ou celui du notaire qui a rédigé les documents, mais ils reflètent, volontairement ou non, un changement dans le statut du père Roy.

CONSÉQUENCES DU DÉPART

Lorsque je m'enquiers des conséquences à Hanmer du départ des amoureux, les réponses se limitent à en attester les contre-coups sur la famille. La nièce de Marie-Louise me dit: «Napoléon était furieux et blessé.»

Et elle ajoute: «Il paraît qu'il était assez fâché qu'il voulait descendre à Ottawa pour le tuer⁴².»

L'autre nièce de Marie-Louise confirme cette histoire:

Puis, il a été à Ottawa une fois avec un fusil pour le tuer, mais il ne l'a jamais trouvé. [...] Ma mère m'a raconté ça, et elle a dit: «J'ai toujours remercié le bon Dieu qu'il l'ait jamais trouvé parce qu'il avait emmené un fusil avec lui⁴³.»

Fait ou légende? Comme on connaît le tempérament fougueux de Napoléon, une telle histoire est plausible. Mais nous n'avons aucun moyen de vérifier sa véracité.

42. Entrevue avec Clothilde Bergeron, page 19.

43. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 14.

Une chose est certaine: Napoléon aime sa fille et, comme me le confirme Gertrude, ce départ l'afflige terriblement.

Il avait une grosse peine puis sa mère avait une grosse peine qui l'affectait naturellement aussi. Pis, à part de ça, ils se fiaient sur elle pas mal pour l'entretien de la maison, tu sais, les plus jeunes enfants, ses sœurs et ses frères. Ça fait que je comprends qu'il devait être en beau sorcier⁴⁴.

Georgianne, comme toute mère qui voit partir sa fille, éprouve sûrement des sentiments partagés vis-à-vis de l'escapade amoureuse de Marie-Louise. D'un côté, elle peut comprendre la colère de son mari qui se sent trahi par le père Roy, qu'il traitait comme un ami. Mais, d'un autre côté, elle se réjouit secrètement du bonheur de Marie-Louise. Tant mieux si elle peut fuir cette vie d'épuisant labeur ainsi que la mentalité étouffante de ce petit village où tous épient et commentent la vie de chacun! Tant mieux si elle peut vivre un amour romantique au lieu de simplement accepter un mariage de raison! Que Dieu la protège!

Au cours de mes entrevues à Hanmer, aucune mention n'est faite d'un scandale dans le village à la suite du départ de Marie-Louise. J'en déduis que Napoléon et Georgianne ont probablement tout fait pour éviter que l'histoire se répande. Craignant de perdre la face vis-à-vis du tout Hanmer, ils auraient expliqué l'absence de Marie-Louise en racontant qu'elle avait trouvé du travail à Ottawa.

Mais Napoléon se retrouve quand même dans une position très délicate au sein de la communauté, car, au moment du départ des amoureux, il est toujours un des quatre conseillers municipaux de Hanmer. En regardant attentivement les documents des archives, je remarque que, l'année suivante, son nom ne figure plus sur la liste des conseillers. C'est peut-être simplement parce que son mandat est terminé. Après tout, il occupait ce poste depuis 1911. Mais c'est peut-être aussi parce qu'il préfère quitter son poste pour garder un profil plus discret dans la communauté afin d'éviter des rencontres au cours desquelles il pourrait se faire poser des questions amicales au sujet de sa fille.

44. Session 7 avec Gertrude Mantha, page 6.